

Semaine du 8 août 2018

Prix SACD à la Semaine Internationale de la Critique Cannes 2018. Tout public - Conseillé à partir de 11/12 ans. En VOST.
Islandais. (Durée : 1h40). Comédie de Benedikt Erlingsson avec Halldora Geirhardsdottir, Jóhann Sigurðarson, Davíð Thór Jónsson...

Halla, la cinquantaine, déclare la guerre à l'industrie locale de l'aluminium, qui défigure son pays. Elle prend tous les risques pour protéger les Hautes Terres d'Islande... Mais la situation pourrait changer avec l'arrivée inattendue d'une petite orpheline dans sa vie...

L'AUTRE DAME DES LANDES
Vif et plein de ressources, ce "film d'action poétique" a pour héroïne une activiste quinquagénaire qui sévit dans la lande islandaise. Mi-Don Quichotte, mi-Lara Croft en Damart, elle plonge le pays dans l'obscurité en dynamitant les pylônes électriques qui approvisionnent les usines d'aluminium, menaces pour les terres sauvages de l'île.

Derrière le sourire désarmant d'Halla (formidable Halldora Geirhardsdottir) se cache une femme en colère. Une Amélie Poulain bombardée à Notre Dame des Landes. Aussi douce que déterminée, elle est vraiment étonnante. Attentive aux autres mais aussi prête à imposer à la société toute entière ses choix radicaux. Une combattante, ingénieuse, dure à la douleur.

Traquée par toutes les forces de sécurité du pays, elle s'en sort toujours grâce à son intelligence, sa vivacité... Jusqu'à ce qu'un deuxième combat, plus personnel, remonte à la surface : sa demande d'adoption, formulée quatre ans plus tôt, vient d'être acceptée. Une fillette l'attend en Ukraine. Entre la Terre et la Mère, il va falloir choisir, et ce n'est pas simple. La prise de risque de l'activiste s'accommode mal avec le besoin de stabilité que réclame cette maternité inespérée.

"Woman at War" est une œuvre très personnelle, dopée par une puissante dose de créativité : par exemple, la bande son du film est à l'image. Pour être plus précis, les musiciens ou les chorales qui l'exécutent sont présents, plus ou moins discrètement, y compris dans les scènes intimes. Un troublant dédoublement, qui souligne la fiction et s'opère sans la moindre fausse note.

Le filmage de Benedikt Erlingsson est magnifique, ample. La première scène du film donne le ton : la neutralisation d'une ligne à haute tension par Halla, armée d'un simple arc et de flèches, une séquence impeccablement mise en image, à couper le souffle ! Plus tard, l'attaque d'un drone, symbole d'une nouvelle société de surveillance et d'oppression, avec la même arme, restera une autre séquence d'anthologie.

Ce film audacieux se déploie dans d'immenses ciels, à travers des paysages époustouffants, ses couleurs sont chaudes. Aussi poétique que politique, sans manichéisme. Un grand bol d'air, un vrai coup de coeur à partager.

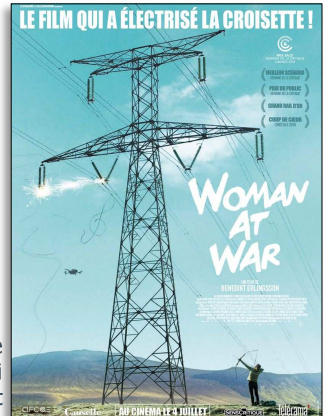
Pierre-Yves Grenu, FranceInfo.

Contre une usine d'aluminium qui pollue et enlaidit son Islande

adorée, elle part en guerre, un arc à la main... Et, après avoir dézingué des lignes à haute tension, elle change de tenue et réapparaît en professeure de chant ! Le point d'exclamation s'impose pour décrire *Woman at war*, incroyable film qui tient de la comédie comme de la fable philosophique, d'emblée séduisant mais volontiers déroutant. En plus d'avoir deux vies, l'une très aventureuse et l'autre très sage, la guerrière Halla a en effet une sœur jumelle, avec qui on la confond forcément car elle est interprétée par la même actrice, la stupéfiante Halldóra Geirharosdóttir.

Après le curieux *Des chevaux et des hommes* (2013), le réalisateur Benedikt Erlingsson confirme son plaisir à étonner le spectateur. Avec une liberté de rebelle, il multiplie les idées excentriques (comme cet orchestre qu'on voit régulièrement jouer la musique du film au beau milieu du plan), en tirant un divertissement généreux, rassembleur. Un mélange à l'image de Halla, activiste radicale côté pile et amusante Fantômette côté face. Si elle semble parfois un peu irréelle, comme une version décalée du superhéros chargé de sauver la planète, elle apparaît très physique dans une scène impressionnante qui la montre creusant la terre et plongeant dans l'eau glacée, pour échapper à la police. Et si le discours sur l'écologie semble un temps dépassé par la fantaisie omniprésente, il revient en force dans la scène finale, sur fond de changement climatique. Cette manière à la fois très réfléchie et très joueuse de faire du cinéma a un charme fou.

Frédéric Strauss, Télérama.



La Croix - La rédaction

À la manière des contes islandais traditionnels, *Woman at War* est une fable écologiste mettant en scène une super-héroïne aux prises avec les lignes à haute tension, qui défigurent son île.

Le Monde -

Véronique Cauhapé

Merveilleux conteur, Benedikt Erlingsson met en scène une saga foisonnante dans les Hautes Terres d'Islande.



Le Nouvel Observateur -

Nicolas Schaller

Culotté, barré, généreux, "*Woman at War*" (prix SACD de la Semaine de la Critique) trouve dans le visage de sa guerrière des temps modernes (exceptionnelle Halldora Geirhardsdottir) le contrepoint sensible à son humour pince-sans-rire et à la majesté des paysages.

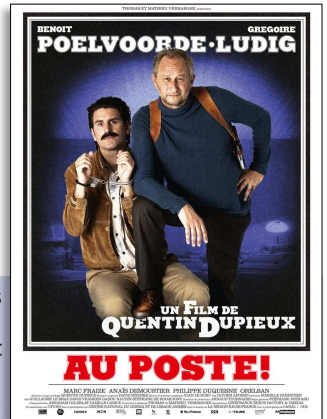
Cahiers du Cinéma - Thierry Méranger

Une proposition réjouissante dont l'apparente naïveté scénaristique, qui inscrit la fable décalée au cœur d'un interventionnisme écologiste sans état d'âme, fonctionne comme une arme particulièrement efficace.

Out public

Franch. (Durée : 1h13). Comédie de Quentin Dupieux avec Benoît Poelvoorde, Grégoire Ludig, Marc Fraize...

Un poste de police. Un tête-à-tête, en garde à vue, entre un commissaire et son suspect.



Si Quentin Dupieux a longtemps été associé à un cinéma presque expérimental, dont le jeu sur une absurdité souvent visuelle prenait le dessus sur une narration réduite au strict minimum (*Rubber*, *Wrong Cops*), ou volontairement incompréhensible (*Wrong*), il a approché une certaine maturité avec son précédent film, *Réalité*. Comédie surréaliste avec Alain Chabat, *Réalité* pouvait se voir comme une histoire à intrigue – avec toutefois des digressions *nonsense* assez similaires à ce qu'on avait connu dans ses précédents films. Sorte d'apothéose du « style Dupieux », aussi riche de bonnes idées que de maladresses, *Réalité* manquait aussi de modestie, se prenant parfois hasardeusement pour un David Lynch de comédie.

Au poste ! est l'exact inverse de ces errements passés. Là où *Réalité* était compliqué et trop riche, *Au poste !* est simple et direct. Là où les références de *Réalité* étaient essentiellement américaines, celles d'*Au poste !* sont françaises, voire franchouillardes. Le clin d'œil de l'affiche d'*Au poste !* à celle de *Peur sur la Ville* de Verneuil en est la promesse, la note d'intention. Comme un manifeste pour un nouveau chapitre dans la cinématographie de Quentin Dupieux. Ce n'est pas un hasard si beaucoup de personnages sont appelés uniquement par leur nom de famille, aux consonances très franco-françaises (Fugain, Buron, Franchet, Champonin), comme dans un bon vieux film de flics avec Belmondo ou Gabin. Pas un hasard non plus si on ne retrouve pas dans ce film Eric Judor l'acteur pourtant fétiche du musicien-cinéaste. À sa

place, un casting qu'on pourrait qualifier de « classique » dans la comédie française (Poelvoorde, Duquesne, Demoustier), avec une surprise et deux révélations. La première révélation, c'est évidemment Grégoire Ludig, rare enfant du web à avoir réussi sa conversion au cinéma (il formait avec David Marsais le duo du Palmashow). On l'avait bien vu dans quelques comédies pas toujours très réussies (*Bonne Pomme*, *Et ta sœur*), mais son rôle dans *Au poste !*, aussi drôle que sobre et grave, signe son vrai baptême de « Grand Acteur Comique Français ». Face à un légendaire tenant du titre (même s'il est belge), Benoît Poelvoorde, qui campe tout en finesse (sans pétage de plombs) un policier zélé ne comptant pas ses heures.

L'autre révélation du film de Quentin Dupieux, peut-être la plus importante, est Marc Fraize. Comédien de stand-up aux trop rares incursions cinématographiques, Marc Fraize nous offre dans *Au poste !* l'un des personnages les plus hilarants de la filmographie de Quentin Dupieux : Franchet, l'assistant de Buron (Poelvoorde), petit flic maladroit mais consciencieux, très grave, à l'étrange déformation oculaire (qui n'est pas sans rappeler Rough, le personnage borgne joué par Judor dans *Wrong Cops*), et au tic de langage fort désagréable, mais particulièrement réaliste et crédible. Buron a en effet la fâcheuse tendance de finir ses phrases par « c'est pour ça ». Un TOC d'abord inoffensif, mais qui devient délicieusement agaçant au fur et mesure qu'il contamine les personnages, et même les spectateurs. On dit souvent que les images imprègnent les esprits cinéphiles, ici, ce sont

aussi les dialogues qui imprègnent, et méchamment. D'après Buron, les sources de ce TOC sont à attribuer à sa femme, la brave Fiona, qui en est sérieusement atteinte. Interprétée par Anaïs Demoustier, flanquée d'un improbable mais très prononcé accent du Nord, c'est la grande surprise du film. Un personnage à la fois hilarant et très juste, comme on pourrait en côtoyer « dans la vie », aux antipodes des rôles sérieux ou sages qu'a pu tenir l'actrice par le passé, et qui vient confirmer une nouvelle fois qu'il s'agit d'une comédienne exceptionnelle.

Comme pour l'œil de Buron, certaines obsessions de Quentin Dupieux remontent à la surface, et c'est tant mieux. On retrouve ainsi la narration surréaliste et la réalité distordue qui a fait la marque de fabrique du réalisateur. Mais cette narration n'est plus du tout prétexte à un quelconque mind-blowing. Elle sert la comédie, et rend le film encore plus surprenant et drôle. À ceux qui s'apitoient devant le manque de renouvellement des films comiques français ; à ceux qui craignent un déclin de la comédie française de qualité, gangrenée par des Dany-Boonerics ou Christian-Claviéseries qui se ressemblent toutes dans leur bêtise et leur vulgarité : qu'ils soient rassurés. Les prophètes sont là où on les attend le moins, et Quentin Dupieux, avec *Au poste !*, nous le prouve : elle est là, la nouvelle comédie française.

Pierre Charpillot, Bande à Part.

Avec *Réalité*, son précédent film, le plus vertigineux, réalisé pendant son exil à Los Angeles, Quentin Dupieux était arrivé à la fin d'un cycle. Sa féconde période américaine a été marquée par des expérimentations plastiques, littéralement sur la jante (*Rubber* et son pneu tueur), aux frontières de l'abstraction, du gag (ou du non-gag) étiré jusqu'au malaise. La barrière de la langue lui aura permis d'explorer d'autres formes comiques, visuelles, muettes, mais, de son propre aveu, un peu « au détriment de [sa] plume ». Il lui fallait rentrer pour retrouver la liberté de jouer avec les mots.

Dans *Au poste !*, les dialogues pétillent de trouvailles et d'esprit, comme chez Raymond Queneau. Ils sont la matrice du huis clos et les ressorts de l'intrigue, par ailleurs minimaliste. Une nuit, dans un commissariat de police en banlieue, Buron, un flic pince-sans-rire (Benoît Poelvoorde, au sommet de son art oratoire) interroge Fugain (Grégoire Ludig, parfait dans la peau du faux coupable) au sujet du cadavre qu'il a trouvé par hasard. La garde à vue est régulièrement interrompue par un adjoint borgne, stupide et suspicieux, et l'on s'échappe parfois sur les lieux du crime, dans des flash-back illustrant les déclarations du témoin. Fidèle à son goût pour le cinéma français populaire des années 1970, le cinéaste truffe son film de références, du *Magnifique*, de Philippe de Broca, à *Buffet froid*, de Bertrand Blier, et il ose même un coup de théâtre à la Buñuel. C'est brillant et modeste, cinéophile mais accessible. Comme savaient l'être Blier et de Broca en leur temps... L'auteur atteint des sommets d'humour franco-belge avec cette comédie qui a le bon goût de durer à peine plus d'une heure. La durée idéale. Celle des meilleures blagues.

AU POSTE ! : POELVOORDE ET LUDIG DÉSPILANTS

Quentin Dupieux lâche les palmiers de L.A. pour une garde à vue française, *Au Poste !* restant sacrément allumé.

L'affiche rend hommage à *Peur sur la ville* avec Bébel, la photo beige renvoie à l'esthétique des polars seventies, mais *Au Poste !*, le film de Quentin Dupieux n'a rien d'un pastiche. L'auteur de *Steak* et *Réalité* part seulement du genre policier pour le déconstruire, craquant ses codes à sa façon, théâtrale et absurde. Si vous espérez des courses de bagnole, des gunfights ou à des femmes fatales, fuyez. La promesse de spectaculaire est désamorcée par le cinéaste-musicien, qui prend un malin plaisir à prendre le titre au pied de la lettre : au poste, on restera donc. Pour palabrer. Et longuement. Dupieux imagine en effet une garde à vue dans laquelle le commissaire Buron (Benoît Poelvoorde) cuisine Fugain (Grégoire Ludig), un homme bizarrement moins préoccupé par le meurtre qu'il est suspecté d'avoir commis, que par son estomac.

Vista comique

La nonchalance moustachue de Ludig opposée au zèle nicotiné d'un Poelvoorde en feu (la fumée qu'il inhale sort d'ailleurs de son ventre par un trou), crée rapidement des étincelles. Elles s'intensifient en présence d'un troisième larron, Philippe, flic borgne avec un poil dans la main incarné par l'hilarant Marc Fraize (vu dans *Problemos*) : chargé de "garder un œil" sur Fugain, il finira précocement et littéralement placardisé. A ses jubilatoires joutes oratoires se substitue un habile enchâssement de mise en abîmes, péché mignon du réalisateur de *Non-Film*. La mécanique méta s'installe dès lors, sans s'auto-asphyxier, car débordée par la vista comique d'un casting en or.

Eric Vernay, Première.

Jérémie Couston, Télérama.

Qvertissement : des scènes, des propos ou des images peuvent heurter la sensibilité des spectateurs. Prix de la Critique au Festival international du Film Policier de Beaune 2018. En VOST.

Danois. (Durée : 1h25). Thriller de Gustav Möller avec Jakob Cedergren, Jakob Ulrik Lohmann, Laura Bro...

Une femme, victime d'un kidnapping, contacte les urgences de la police. La ligne est coupée brutalement. Pour la retrouver, le policier qui a reçu l'appel ne peut compter que sur son intuition, son imagination et son téléphone.



Une femme victime d'un enlèvement appelle le 112. La ligne est coupée. Le policier qui a reçu l'appel n'a que son intuition, son imagination et son téléphone pour la retrouver.

Sur la base de cet argument, Gustav Möller, jeune réalisateur de 30 ans installé au Danemark, construit un thriller d'une parfaite efficacité. À l'origine de ce projet, une immersion dans un centre d'appels d'urgence et l'écoute d'un podcast, Serial, qui retrace une enquête sur l'assassinat d'une jeune fille. Soit une façon d'envisager la narration en faisant confiance au pouvoir évocateur du son et à l'imagination du spectateur.

La caméra ne quitte jamais Asger, le policier, filmé en plans rapprochés dans un espace clos, où ses collègues ne forment que de vagues silhouettes floues à l'arrière-plan, la plupart du temps. Le décor se compose de deux pièces contiguës dotées de bureaux, de postes téléphoniques et d'ordinateurs. Le visage Asger, qu'interprète l'acteur suédois Jakob Cedergren (révélé dans la mini-série danoise The Spider et vu dans Rage de Sally Potter, Terriblement heureux de Henrik Ruben Genz ou Submarino de Thomas Vinterberg) est l'écran dans l'écran où se lit tout à tour la culpabilité – le titre est l'un des rares indices premiers de cette histoire –, l'obstination et le désarroi. Le spectateur prend appui sur ses cheveux coupés court, son regard hanté, le pansement usé sur son doigt, ses tempes où apparaissent peu à peu des gouttes de sueur ruisselantes, pour mieux se concentrer sur le son qui, seul, constitue le hors-champ, où le drame opère au loin. Ainsi les voix des comédiens qu'on ne verra jamais (Jessica Dinnage, Johan Olsen, Omar Shargawi) font-elles entendre mille nuances émotionnelles qu'Oskar Shryver, le monteur son du film, mixe aux bruits du vent, de la pluie, de la circulation. Avec maestria. Chaque indice sonore, chaque inflexion vocale, chaque silence revêt un relief particulier. Voilà un film qui mobilise toute l'attention du spectateur et parie sur ses capacités d'écoute. On ressort essoré de ce récit, et épaté par tant de simplicité et de complexité combinées. The Guilty est la pépite cinéma de l'été !

DANS THE GUILTY, LE RÉALISATEUR D'ORIGINE SUÉDOISE GUSTAV MÖLLER FAIT NAÎTRE UNE TENSION CROISSANTE EN FILMANT UN COMÉDIEN EN HUIS CLOS ET EN JOUANT SUR UNE BANDE SONORE D'UNE TRÈS GRANDE PUISSANCE ÉVOCATRICE. UN THRILLER BRILLANT !

Anne-Claire Cieutat, Bande à Part.

Xavier Bonnet - Rolling Stone

Subrepticement, le suspense se fait de plus en plus haletant, les rebondissements d'autant plus inattendus que, depuis son siège, l'on s'est presque forgé sa propre intrigue.

Guillemette Odicino - Télérama

Alfred Hitchcock rêvait d'un thriller dans une cabine téléphonique, ce Danois l'a fait.

La Rédaction - Le Parisien

Sidérante de maîtrise pour un premier long-métrage, la mise en scène crée un suspense terrifiant.

François Forestier - Le Nouvel Obs

Le premier film de Gustav Möller, 30 ans, est un concentré de stress sous amphètes. Jamais on ne quitte le centre d'appels, jamais on ne voit les victimes, jamais la caméra ne sort, et pourtant on est rivé.

HUIS CLOS HALETANT À COPENHAGUE

Dans ce film époustoufflant récompensé aux festivals de Sundance et Beaune, un policier de garde dans un centre d'appels tente de faire libérer une femme kidnappée.

(...) L'idée du film est née lorsque le réalisateur Gustav Möller a assisté à une scène de ce genre aux urgences de la police. « J'ai été intrigué par le suspense de l'appel, comme l'aurait été tout auditeur. Même si j'avais simplement entendu l'appel, c'était comme si j'avais pu voir les images. Je voyais la femme, la voiture dans laquelle elle était, la route sur laquelle roulait la voiture et même le kidnappeur assis à côté d'elle. J'ai compris que chaque personne écoutant cet enregistrement verrait des images différentes. Je crois que les images les plus fortes d'un film sont celles que l'on ne voit pas. »

Les spectateurs de Buried de Rodrigo Cortés, récompensé dans plusieurs festivals à sa sortie en 2010, ne démentiront pas : dans ce film captivant, toute l'action se déroulait dans un cercueil où un Américain se trouvait otage en terre irakienne avec pour seul viatique un téléphone portable à demi déchargé. Si le parti pris de Gustav Möller est moins radical, il réussit un thriller au moins aussi haletant. Son scénario ménage de nombreux rebondissements dans l'affaire de l'enlèvement, mais également dans l'histoire d'Asger qui effectue ces gardes au 112 en attendant un jugement au tribunal le lendemain pour des faits qu'il nie. Son coéquipier, avec qui il a visiblement noué des liens très forts, témoignera en sa faveur. « Ses yeux m'ont convaincu qu'il était parfait pour le rôle »

L'acteur Jakob Cedergren, vu notamment dans le superbe Submarino de Thomas Vinterberg, est de tous les plans sans pour autant laisser ni que la réalisation semble tourner en rond. « Ce sont ses yeux qui m'ont convaincu qu'il était parfait pour le rôle, explique à juste titre le cinéaste. C'est comme s'il vous cachait un secret, mais en même temps on peut lire tellement de choses à travers son regard ! Jakob intensifie cette idée que chaque spectateur est libre d'apporter ses propres images à l'histoire. » Pour l'essentiel, le reste de la distribution s'est évidemment basé sur les voix. Celle de Jessica Dinnage, rauque avec des accents enfantins, donne immédiatement une épaisseur émouvante à Iben. Un impressionnant travail sur la bande sonore a été réalisé. Gustav Möller et son scénariste ont eu l'excellente idée de choisir la pluie pour météo à ce film dont on ne voit pas les extérieurs. Le clapotis plus ou moins intense des gouttes et le bruit régulier des essuie-glaces apportent des images concrètes et puissantes du dehors. Tout concourt à harponner fermement le spectateur jusqu'à la dernière minute de ce thriller captivant mais aussi bouleversant.

Corinne Renou-Nativel, La Croix.

Qvertissement : des scènes, des propos ou des images peuvent heurter la sensibilité des spectateurs. Grand Prix au Festival international du Film Policier de Beaune 2018. En VOST.

Chinois. (Durée : 1h59). Thriller de Dong Yue avec Duan Yihong, Jiang Yiyang...

1997. À quelques mois de la rétrocession de Hong-Kong, la Chine va vivre de grands changements... Yu Guowei, le chef de la sécurité d'une vieille usine, dans le Sud du pays, enquête sur une série de meurtres commis sur des jeunes femmes. Alors que la police piétine, cette enquête va très vite devenir une véritable obsession pour Yu... puis sa raison de vivre.



LE THRILLER CHINOIS « UNE PLUIE SANS FIN », LAURÉAT DU DERNIER FESTIVAL DU FILM POLICIER DE BEAUNE, ÉPATE PAR SON AMBIANCE SOMBRE ET SES IMPLICATIONS SOCIALES.

Chine, 1997. Dans une province industrielle et pauvre du Sud, saturée par les usines gigantesques et les cités-dortoirs, plusieurs femmes sont retrouvées mortes, torturées et assassinées sauvagement. Tandis qu'un déluge de pluie s'abat en continu sur la région et que la police n'a que peu de pistes, Yu, responsable de la sécurité d'une usine dont l'une des ouvrières fait partie des victimes, se passionne pour l'affaire et commence à mener sa propre enquête. Il va partir sur les traces de ce tueur fantôme, jusqu'à l'obsession...

Couronné du Grand Prix lors du dernier Festival du film policier de Beaune (Côte-d'Or), le thriller chinois « Une pluie sans fin » installe une ambiance noire, moite, humide, à l'image de ces pluies diluviennes qui tombent sans cesse sur les décors naturels et qui viennent envahir le cadre du film.



À LA DÉCOUVERTE D'UNE CHINE INCONNUE

Tout en ménageant un suspense éprouvant, ce long-métrage, aussi formidablement interprété que mis en scène - le réalisateur s'immerse dans des ruelles étroites et sombres ou sur des champs gorgés d'eau pluvieuse en soignant ses images -, fait pénétrer le spectateur dans une Chine méconnue : celle de ses provinces industrielles des années 90, gangrenées par la pollution, la misère et la violence.

À travers le personnage de Yu, enquêteur mais aussi employé d'une grande usine, on est au plus près des ouvriers qui vivaient sur place les uns sur les autres, oubliés de tous, solidaires entre eux parfois, et dont l'usine tenait lieu de foyer. Un grand film.

Renaud Baronian, Le Parisien.

THRILLER PSYCHOLOGIQUE INTENSE DANS UNE CHINE EN MUTATION

Le Chinois Dong Yue signe un coup de maître avec "Une pluie sans fin", son premier film. Un thriller psychologique situé en 1997, à quelques mois de la rétrocession de Hong Kong à la Chine qui symbolise le passage du communisme de Mao, à l'économie de marché. Sur le canevas d'une enquête autour d'un serial killer, "Une pluie sans fin" fait le tour d'un pays schizophrène.

PERTE DE SENS

Grand prix du dernier Festival du film policier de Beaune, "Une pluie sans fin" semble au prime abord un énième film de tueur en série, avec ses classiques scènes de crime et son enquêteur obsessionnel. Chef de la sécurité de son usine sur le point d'être fermée, Yu Guowei participe à l'enquête sur des crimes de jeunes femmes perpétrés dans son périmètre de surveillance. Solitaire, menacé de licenciement, il se lie à une jeune femme qui lui donne quelque espoir, mais son enquête obsessionnelle va prendre le dessus d'une vie en perte de sens.

Filmé sous une pluie battante de bout en bout, tout en grisaille, "Une pluie sans fin" est imprégné d'une atmosphère oppressante qui rappelle "Seven" de David Fincher. Mais cette forme parfaitement maîtrisée se double d'un message psychologique et social plus proche de "A Touch of Sin" de Jiang Zhan-Ke, prix du scénario au Festival de Cannes 2013. Les meurtres à répétition du film de Dong Yue sont à l'image des milliers d'ouvriers sacrifiés au prix de la rentabilité financière.

APOCALYPSE

Les actes criminels, eux, renvoient au déséquilibre de leur auteur. Cadré jusqu'ici par des valeurs qu'il a toujours connues, la nouvelle société les renies pour d'autres. Si elle se permet tout, désormais tout est permis. L'évolution du récit, qui se rapproche progressivement du criminel, aboutira à une révélation plus suggérée qu'explicite, dérangeante.

L'intrigue est plus le prétexte à faire le portrait d'un homme qu'à exposer une simple enquête policière. Sa rencontre amoureuse, vécue comme une quête de rédemption impossible, aboutit à un film des plus sombres. Le fond social fort, le mépris dont est l'objet cet agent de sécurité sur le point de perdre sa place, comme les ouvriers qui l'entourent, donnent une vraie dimension à ce premier long métrage talentueux. Il n'en demeure pas moins fidèle aux codes du film noir. Embué de trombes d'eau en continue, "Une pluie sans fin" est imprégné d'une ambiance de fin du monde pour signifier, la fin d'un monde.

Jacky Bornet, FranceInfo.

Marine Quinchon - Les Fiches Du Cinéma

Ce magnifique polar chinois vaut moins pour son intrigue - au demeurant très intelligente - que pour l'atmosphère sombre, pessimiste même, que Dong Yue imprime à son récit. Cette pluie-là, on la laisserait bien nous tremper jusqu'aux os.

Bruno Deruisseau - Les Inrockuptibles

Si l'esthétique de Dong Yue penche du côté de David Fincher, il fait également preuve d'un goût pour une étrangeté toute hitchcockienne et d'un propos politique qui n'est pas sans rappeler le cinéma de son compatriote Jia Zhangke.

Vincent Ostria - L'Humanité

Tout est ici d'une beauté sombre et fuligineuse, au diapason de la toile de fond ; une Chine archaïque et dantesque où l'on a l'impression qu'il suffit de poser la caméra au coin d'une rue pour faire sourdre aussitôt un sentiment romanesque.

Prochainement sur nos écrans :

Une famille italienne Comédie dramatique de Gabriele Muccino avec Stefano Accorsi, Carolina Crescentini, Elena Cucci... *(Tout public - En VOST)*

Mon voisin Totoro Film d'animation d'Hayao Miyazaki
(Version restaurée - Tout public - Conseillé à partir de 4/5 ans)

Photo de Famille Comédie dramatique de Cecilia Rouaud avec Vanessa Paradis, Camille Cottin, Pierre Deladonchamps... *(Tout public)*
En avant-première le mardi 28 août à 20h30.

Libre Documentaire de Michel Toesca. *(Tout public)*
En avant-première le jeudi 30 août à 20h30, en présence du réalisateur, Michel Toesca, en partenariat avec Cinéphare

Pour plus d'information sur la programmation du cinéma Image, consultez son site internet :

www.imagecinema.org

PLOUGASTEL



vous allez vous aimer...

